

saison 2009-2010 de bonlieu scène nationale, annecy

Large palette

L'éclatisme est la marque de fabrique de la nouvelle saison de Bonlieu Anecy, l'une des scènes les plus étonnantes et pertinentes de la région franco-valdo-genevoise.

Théâtre du réel déphasé

Michel Didym est sans conteste l'un des metteurs en scène les plus novateurs dans le renouvellement des formes du burlesque. Signé du romancier Emmanuel Darley, *Le Mardi à Monoprix* est un texte sensible qui narre par le menu les courses hebdomadaires que Marie Pierre fait pour son père. Mais, à l'instar du voisinage immédiat et de la rumeur, l'ancêtre choyé a bien du mal à retrouver en elle le fils aimé au temps jadis, alors qu'il était mâle et se prénomait Jean-Pierre. Dans une composition proche de celle d'une Madame Marguerite dans la pièce éponyme de Roberto Atayde, c'est le fantasque et irrésistible Jean-Claude Dreyfus qui joue les Mamie Nova transgenre, livrée dans une robe à fleurs des champs et coiffée d'une perruque sur laquelle les ans ont déposé une neige argentée.

Porté à la scène par Thierry Bédard, *Les Cauchemars du gecko* de l'écrivain malgache Jean-Luc Raharimana est un chant intérieur syncopé et qui met à mal une kyrielle de visions stéréotypées occidentales sur l'Afrique. Hors des sentiers battus d'une intrigue, voici un récit fragmenté mis en voix d'un continent, sacrifié par certains de ses leaders et pillé avec la com-

plicité des grandes puissances. La mécanique dramatique est ici sans appel, embrassant successivement les figures sans cesse retournées de la traite esclavagiste, du livre noir du colonialisme, des errances de la décolonisation et des leurres attachés à la mondialisation. Des comédiens fichés devant un immense panneau que l'on croirait sorti d'un township, multicolore mosaïque de sacs plastiques. Des textes accompagnés à la guitare, comme des éclats rhapsodiques et sous influence rap. Un néocolonialisme travaille au corps les coopérants français envoyés sur sol malgache et les noms des sattrapes africains de faire litanie: Idi Amin Dada, Mobutu, Bongo, Kabila, en passant par l'évocation du génocide rwandais, qui dans sa véracité mémorielle, tutoie les récits hallucinés et poignants du journaliste Jean Hatzfeld.

Un monde sans hommes

Jeune auteur et metteur en scène prodige allemand, Falk Richter invente une écriture de plateau, avec comme objet de désir central le travail de l'acteur. *Sous la glace* est une pièce d'anticipation à la réalité indécidable. Emane-t-elle des mauvais rêves d'un consultant âgé, ou reflète-t-elle le quotidien du monde de l'entre-

prise qui a l'arrière-goût d'un purgatoire sans fin? La fable se cristallise autour de trois consultants sagement attablés derrière des micros. Sont-ils victimes ou bourreaux dans une société qui les sanctifie avant de les licencier? Théâtre à dimension documentaire, tant l'auteur a recueilli le jargon et les attitudes des consultants sur leur terrain d'opérations. Il les superpose, les confronte avant de les réinjecter dans le circuit de l'intime, du personnel. *Sous la glace* suggère que nous sommes parlés par le formatage d'un discours dominant. Et évoque notre rapport au travail, au langage multipolaire, qu'il soit oral, sonore ou imagé.

Eruption chorégraphique

Au-dessous du volcan exactement. Une photo du Pinatubo aux Philippines, entré brusquement en activité en 1991, intéresse le chorégraphe flamand Koen Augustijnen pour son *Ashes*. Un instantané dont s'inspire la scénographie. Une structure échafaudée sur deux niveaux recouverte d'un enduit immaculé évoquant une gangue cendrée. Elle est constellée d'instruments de percussions, de prises d'escalade et autre trampoline. Accompagnés de deux chanteurs (un alto et une soprano) enchaînant arias et duettos chantés sur le vif devant un orchestre baroque, huit danseurs font du rebond le muscle de leurs évolutions en multipliant relance et rupture des trajectoires avant de voir les interprètes couchés sur le flanc, ondulant, de manière hypnotique, d'avant en arrière. Les danseurs tendent à transcrire les vertiges de la folie amoureuse en exécutant tels des acrobates circassiens de sidérants mouvements de rotation et de saltation, alignant cabrioles, glissades et chutes.

Subtile méditation sur la figure de l'interrelation, de l'interactivité, *La Maison* dégoupille sur le plateau des danseurs-clowns et arpenteurs illuminés d'espèces d'espace domestiques. Jusqu'à prendre *in fine* la fuite face à l'insurrection d'une cuisine enfiévrée. A la fois velléité ambulante et discrétion d'être, le duo d'interprètes expérimentent des actions basiques comme rouler, basculer, glisser, ouvrir ou balancer comme éléments de combustion d'une chorégraphie insolite qui renoue avec les riches heures du cinéma burlesque. Mais qui est aussi une superbe reconnaissance de la métaphore à la fois ironique et tragique de l'enchaînement inéluctable des événements.

Bertrand Tappolet



Les cauchemars du gecko © Philippe Gaubert

Réservations et renseignements : 00334 50 33 44 11

www.bonlieu-annecy.com

l'Humanité

Rechercher

depuis

(7 jours) Ok

Soutenir

Pourquoi ? Comment ? Faire un don

S'ABONNER

LA DIFFUSION MILITANTE



ARCHIVES DOSSIERS D'ACTU SERVICES VIDÉOS PAGES THÉMATIQUES CHRONIQUES L'HUMANITÉ DES DÉBATS LIBRES ÉCHANGES PLATE-FORME INTERNATIONALE FÊTE DE L'HUMANITÉ

CULTURES -

Article paru
le 22 juillet 2009

ENVOYER
IMPRIMER

DANS LA MÊME RUBRIQUE

Humanité
du 22 juillet 2009

Côté Off
Cinquante ans du ministère et après ?
Entre les murs
Les bons plans de la semaine
Par ici les sorties
Un danseur entre ciel et terre



PUBLICITÉ -

CULTURE. FESTIVAL D'AVIGNON 2009

Lézard appliqué

Gymnase Aubanel . Le gecko, vu par Bedard et Raharimanana, n'a que des idées noires.

Avignon (Vaucluse), envoyé spécial.

Thierry Bedard met en scène les Cauchemars du gecko, un texte de l'écrivain malgache Raharimanana, résultat d'une commande d'écriture notoire de l'étranger(s), formulation propre à l'association qu'il a fondée et qu'il anime (1). Il y va de l'Afrique, de l'esclavage, de la colonisation, des indépendances, de la mondialisation, de l'Occident en tant que prédateur permanent, du malheur sans cesse renouvelé de l'être noir, etc. Ils sont sept (Rodolphe Blanchet, Phil Darwin Nianga, Mame Fama Ly, Mélanie Menu, Moustapha Mohamed Mouctari, Véronique Sacri et le musicien Tao Ravao) sur un plateau régi par la plus stricte sobriété (scénographie de Marc Lainé), devant un fond de scène où l'on projette, au début, le dessin d'un tissu fait de carreaux de couleur, motif qu'on retrouvera plus tard sur la robe d'une interprète. Le gecko, c'est ce sympathique reptile saurien qui se nourrit d'insectes et s'accroche au mur grâce aux lamelles adhésives des doigts de ses quatre pattes. En Provence, on l'appelle tarente. C'est un animal patient et doux, avec d'imprévisibles élan élastiques en direction de ses proies. Il devient donc ici, si j'ai bien compris, comme un blason de l'Afrique. La représentation alterne des parties chantées et dansées avec d'autres monologues ou dialogués, tantôt sur un mode satirique (c'est là le meilleur), tantôt sur le mode de ce qu'il faut bien nommer la prédication, voire la déploration. Si l'on fréquente volontiers les plages d'humour noir (aux deux sens) éparpillés dans le spectacle, on a plus de difficulté avec la rhétorique à l'oeuvre dans le champ de la revendication et de la dénonciation brute, ce malgré la forte présence d'interprètes alternativement aptes au lyrisme sec et à l'ironie froide, sur fond de pensée politique, fût-elle après tout un tantinet confuse.

(1) Jusqu'au 25 juillet à 18 heures.

Jean-Pierre Léonardini

LE FIL ROUGE

FÊTE DE SECTION EN CORRÈZE

Gavaret - Allasac 5 et 6 septembre Fête champêtre organisée par la section du P.C.F

PORTES LES VALENCE (26) EN FÊTE

Dimanche 30 août Parc Paysager Léo Lagrange (centre ville de Portes) La fête départementale du Pcf et des Allobroges] Une journée d'échanges et de solidarités avec de nombreuses associations et

Les
vidéos

Retour sur une élection : Patrick
Le Hyaric

Toutes les vidéos

INTERACTIF -

La newsletter

abonnez-vous à la
lettre de diffusion

ANNONCES EMPLOI

ALAPAGE.COM

I FINIS

Les cauchemars du Gecko

ar Raharimanana & Thierry Bedard | IN Festival | 24 juillet 2009 à la Gymnase Aubanel

Antonin Artaud once went to Mexico to search for an indigenous art free of European influence. He went around the country, did a lot of peyote, and then concluded: "In Mexico, since we are talking about Mexico, there is no art: everything is made for use. And the world is in perpetual exaltation."

But what he meant by this, I think, is that there was no leisure culture in Mexico. The art of their society was built into every facet of life – it wasn't just something produced and consumed under the purview of an expendable income. And that's what this production, written by Malgasy author Raharimanana and staged by French director Thierry Bedard, made me think about: what is the nature of art, life, and culture in a place like Madagascar, where the economic situation is so drastically different from the cultures I'm most familiar with.

Les Cauchemars du gecko (The Gecko's Nightmares) was, in short, exactly what I was looking for, and one of my favorite things I've seen here. I went to see it wanting to experience a piece of African theater -something you rarely even hear about – and I feel like I got a great taste of the culture and issues that are so prominent in Raharimanana's native Madagascar. In 24 short scenes – the various "nightmares" of the island nation's symbol, the gecko – Raharimanana's stunning, poetic text was thoroughly engaging and mind-opening. I wanted African theater, and I feel like I got some of the best Africa has to offer. What fascinates me, though, is that Raharimanana's subject itself in these plays *is* Madagascar and the African continent. His art is not mere storytelling or something separate from daily life. In the truest Artaudian sense, his Malgasy life is his art.

Designs are spectacularly simple, too. The lighting is entirely colorless, and based around boxes of light, which works wonderfully for a show that is so monologue-heavy. The set was simply a wall covered with a sheet of plastic, multi-colored squares, that was torn down halfway through the show to reveal a wire frame depicting a world map (which was used to achieve some stunning back-lighting effects). The sound is simple yet evocative: sounds of young african children running around, music with just the right timbre and tempo, etc. The costumes are

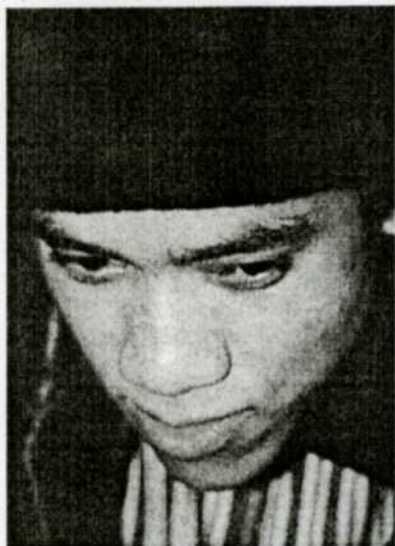
just simple, black outfits. It's all beautifully simple, but never feels underwhelming. It speaks to a reductive method: only the essentials are used and anything else would have seemed grossly inappropriate.

The staging, too, is so simple that it reaches a kind of artful grace. As I said, many of the scenes are simply monologues delivered center stage, with strong backlighting rendering the speaker's face barely visible. With these monologues, people cry out against Western hubris, our attitude "that Africa has barely entered history," as one performer notes. They cry out against our more pathetic attempts to help, to democratize them. They cry out against one another, as one man delivers a chilling monologue about witness the aftermath of mass murder in a church committed by his own people. Beyond that, there are some amazing moments, like when the single white performer rides above the rest of the cast in a Genie and literally speaks down to them. Other scenes are staged as songs – sung or rapped – with the help of the live African guitarist who provided excellent music throughout. His elaborate melodies felt pared-down with no other accompaniment, yet rich and deep with passion. Beyond that, there are other scenes that are simply genuinely entertaining, like the gameshow "Soyons Logique" (*Let's be Logical*) where a woman competes to win money by answering questions about colonization ("And what replaced independence?" "Globalization!").

But the great success here is Raharimanana's writing. Bedard's staging is only successful because it acknowledges the power, simplicity, and fervor of the text, and submits to that, letting the words carry this finely-tuned show. Raharimanana's writing originated in poetry, and it shows. His text is always provocative, always moving, and always engaging. He rarely writes literally and the show is all the better for it. But at the end of the day, these 24 highly inventive and well-written scenes are all united by the sheer fervor and quality of Raharimanana's writing. I seriously cannot wait to read some more of his work.

Though the show sometimes became a little too text-heavy for its own good, it was ultimately a great achievement, and easily one of my favorite things I've seen here. In the final monologue a performer notes, "we are all born in darkness, live through color, and return to darkness once more," a moving reflection on the universal humanity of Madagascar's plights. They then inflated a giant white gecko behind the wall, and started swaying it back and forth in the air. A move that at first seemed remarkably tacky, it quickly worked its way into my heart. As bright guitar licks began scoring the moment, and a single performer waved back at the gecko, I couldn't help but feel moved by this quiet sentiment of hope that the play ended on. Part of me, deep down, felt a primal drive to go to Madagascar and have a kind of Artaudian reunion of art and life – to go visit the poverty that had just been

described to me and experience a land where everything and nothing qualifies as
art.



Jean-Luc RAHARIMANANA

Les Cauchemars du Gecko de J-Luc Raharimanana et mis en scène par Thierry Bedard, au Festival d'Avignon du 20 au 25 Juillet à 18H (sauf le Jeudi) au Gymnase Aubanel.

Comment voit-on le monde lorsqu'on habite dans un pays pauvre, très pauvre, à l'image de Madagascar, et qu'on regarde de là-bas l'Occident riche bien qu'en crise ?

Thierry Bedard a demandé à J-Luc Raharimanana de répondre à cette question. L'auteur malgache l'a fait en réunissant une galerie de "figures" qui raconteront, par touches fragmentaires, l'Occident, souvent pétri de lieux communs, notamment sûr de ses fondamentaux, remis en question lorsqu'apparaît le désordre du monde, le désordre de la pensée dominante, le désordre de la misère qui sont au centre de l'écriture de Raharimanana. Orchestré par un metteur en scène et un auteur engagés, servi par une bande d'interprètes atypique venue du théâtre, de la stand-up comedy ou de la musique, de France et bien sûr d'Afrique (...)

Mouvement
juillet / septembre 2009

Sylvian Tilahimena dans 47, de Jean-Luc Raharimanana,
mis en scène par Thierry Bédard. Photo : Patrick Fabre.

J E A N - L U C R A H

LE CRI MALGACHE

La voix, la parole, la mémoire : au fil de ses livres, Jean-Luc Raharimanana construit une œuvre lyrique, presque musicale. Mêlant récits historiques précis, comme celui de l'insurrection malgache de 1947, et stances poétiques, pages hurlées, l'auteur dénonce la politique coloniale française et fait émerger les mots enfouis de son île. Il chemine désormais vers une création multiple, polyphonique, incluant l'image, la présence des corps sur scène, la musique.

BIOGRAPHIE / Né à Tananarive en 1967, Rabarimanana a publié des nouvelles (Lucarne, *Le Serpent à Plumes*, 1996), des romans (Nour, 1947, *Le Serpent à Plumes*, 2001 ; Za, Ed. Philippe Rey, 2008), des récits (*L'Arbre anthropophage*, Joëlle Losfeld, 2004), des essais (Dernières nouvelles de la Françafrique, *Vents d'ailleurs*, 2003). Il a écrit l'introduction au recueil de photos Madagascar, 1947 (*Vents d'ailleurs*, 2007). Pour le site littéraire Remue.net, il a composé des ensembles textes/images. Attiré par la question de la voix et du corps, il a créé des pièces de théâtre et des contes musicaux. Sa dernière pièce, *Les Cauchemars du gecko*, est une commande du metteur en scène Thierry Bédard pour le Festival d'Avignon 2009.

A chacun de ses pas, Rabarimanana sème des étincelles. Les scandales jalonnent son parcours tels des flashes qui signalent les fulgurances de son écriture, des pointillés selon lesquels se découpent tout à la fois les tripes de l'histoire, la peau des mots, la chair des rêves. En 2008, c'est son texte sur l'insurrection de 1947 à Madagascar, 47, qui, aussitôt jailli, se voit interdire des scènes culturelles françaises en Afrique par le Quai d'Orsay. Tout avait commencé bien avant : à 22 ans déjà, en 1989, avec sa première pièce de théâtre, *Le Prophète et le président*, il avait été censuré à la fois par l'Etat malgache et par le ministère français de la Culture. Au fil des ans, l'écrivain va rendre les coups qu'il reçoit, livre après livre, dans des pages chantées, hurlées, murmurées.

Raharimanana naît à Tananarive vingt ans après 1947. « Né sous l'indépendance, je me croyais né sous la liberté », écrit-il. Famille de lettrés, de diseurs, de penseurs. A l'âge de sa première communion, il pille la bibliothèque du curé de la paroisse. Il a déjà lu Dumas, Rimbaud dans celle de son père, professeur d'histoire à l'université de Tananarive. Il découvre Artaud, Sacher-Masoch, Shakespeare sur les étagères de la salle de catéchisme. Sous prétexte de réparer les prie-dieu, il circule près des livres et embarque son butin pour garnir les rayons paternels déjà bien fournis en œuvres malgaches et européennes. Un jour où le curé tonne contre ces disparitions, tous les enfants savent qui est le coupable. Pas un ne le dénonce. Ces larcins, il les a confiés dans un beau texte à la revue *Africultures* en 2005, trois ans après que la précieuse bibliothèque de son père ait été incendiée par les sbires du président Marc Ravalomanana, non contents d'avoir torturé cet opposant politique. Sens tragique des mots, amour de la littérature, solidarité des petits : tout est là dans cette histoire, jusqu'à la dimension fabuleuse qui irrigue l'œuvre de cet écrivain nourri des contes et de la riche littérature orale de son île. L'île natale, avec son histoire sanglante – colonisation et pseudo-décolonisation –, ses mythes, ses clameurs, ses silences, traverse tous les écrits de Rabarimanana, auteur basé en France depuis près de vingt ans, circulant fréquemment entre Paris et Tananarive. « Dans l'île, je me perds. Dans l'île, je me verse. Je traverse des plaies et des blessures », écrit-il dans *Nour, 1947*, son premier roman, récit historique et poétique de la révolte de 1947. A partir de l'île, il décrypte le monde, il observe le Rwanda, où il s'est rendu après le génocide de 1994, ou l'Irak à l'heure du chaos américain. A partir d'elle, il pense la question de la parole et du silence, de la mémoire et de l'oubli. « L'oubli. Rien que l'oubli. Nous avons tant fermé les yeux sur nos origines que le fil des temps s'est rompu et nous a rendus aveugles. Nous avons perdu notre passé et notre temps est ainsi écorché. Notre présent boitille, notre avenir dépérit », dit aussi le narrateur de *Nour, 1947*. Pour Rabarimanana, comme pour d'autres écrivains issus des colonies, retracer le passé, restituer la mémoire sont absolue nécessité. Explorer l'histoire enfouie de l'esclavage entre Malgaches ainsi que l'histoire niée d'une colonisation dont certains continuent à vanter « les aspects positifs ».

L'omniprésence de 1947. A la tragédie de 1947, Rabarimanana consacre tout un cycle de créations. Mouvement à l'avant-garde des luttes pour l'indépendance, l'insurrection de 1947 a été marquée par l'une des plus sanglantes répressions de l'histoire coloniale. Un rapport parlementaire français de 1948 établit un bilan de 89 000 morts, soit 2 % de la population. Si les chiffres continuent de donner lieu à débat, nul ne conteste la violence de cette « pacification ». Corps torturés, morts profanés, jetés dans des fosses communes : témoins de ces violences physiques et symboliques dépassant le sens commun, « les rebelles ont préféré se taire », observe Rabarimanana. Sur une terre où les rites d'enterrement et le respect des

> morts sont profondément ancrés, le fait d'avoir vu et vécu de tels saccages les a murés dans le silence. Du côté français, le silence continue d'entourer ce crime colonial, intervenu deux ans à peine après le 8 mai 1945 et la foi en un « plus jamais ça ».

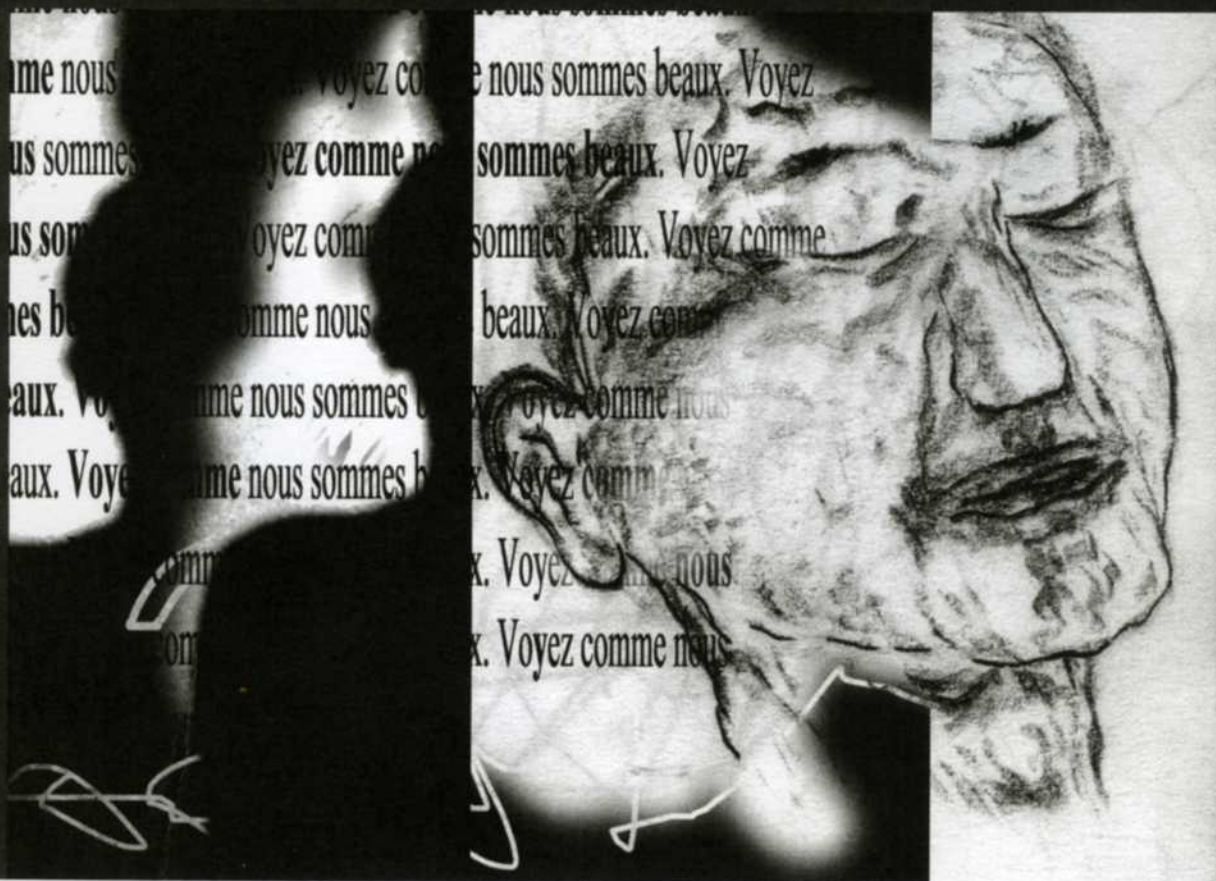
A cette épopée, l'écrivain a dédié plusieurs stèles. Son *Nour, 1947* est à la fois livre d'histoire, oratorio, récit poétique, où le narrateur parle à plusieurs voix, celle de Konantitra, vieille femme, danseuse, devineresse, celle de Nour et de son père, esclaves noirs, celle de l'indigène exhibé à l'exposition coloniale de Paris en 1943, ou encore celles des missionnaires catholiques, extraites de journaux de bord des XVIII^e et XIX^e siècles. Sur son île abandonnée, le narrateur découvre que des enfants désespérés viennent se donner la mort en se jetant du haut de la falaise. S'unissant à la nature omniprésente dans le récit, aux eaux et aux vagues, aux forêts et aux montagnes, il ne lui reste plus, à lui comme aux hommes épris de liberté dans cette terre d'aliénation, qu'à rejoindre le sort de ces enfants.

Six ans après ce premier cri, en 2007, Raharimanana fait appel à l'image pour dire l'insurrection. Il publie *Madagascar, 1947*, un court texte haletant qui accompagne des photos de l'événement, trouvées dans le fonds Charles Ravoajanahary, figure politique et culturelle de l'indépendance, collectionneur d'archives sur cette période. C'est alors que Thierry Bédard, fin lecteur ayant déjà mis en scène des voix singulières venues du monde entier, tel l'écrivain iranien Reza Baraheni, décide d'en faire un spectacle. Il se rend à Madagascar, réalise des entretiens avec des rebelles toujours vivants, retrouve des originaux des photos. « *Je voulais que ce soit un Français qui prenne en charge cette histoire et qui l'assume* », explique Raharimanana.

En septembre 2008, Thierry Bédard crée *47* au Centre culturel français de Tananarive, avec des comédiens malgaches et français. La tournée prévue dans des centres culturels français en Afrique sera bloquée par la Direction générale de la coopération internationale et du développement, au ministère des Affaires étrangères, une décision

Planche extraite de la série *Les Yeux fermés*, réalisée par Jean-Luc Raharimanana.

« *Voyez comme nous sommes beaux* » est la phrase-pulsation du texte *Les Cauchemars du gecko*, présenté au Festival d'Avignon 2009.



« La question de la forme devient vitale pour nous, pour contourner la surdité occidentale et les préjugés sur soi. »

exceptionnelle qui appelle une réaction argumentée de Rahari-manana, publiée dans *Mouvement* (né 50) en janvier 2009. L'écrivain n'en reste pas là : « Pour trouver une réponse, j'ai voulu donner un visage aux rebelles. » Il monte une exposition, qui sera présentée au Festival d'Avignon 2009, en passant commande à un photographe de Madagascar, Pierrot Men. Ses portraits de rebelles encore en vie doivent être exposés à la Chapelle du Miracle, accompagnés de textes de Raharimanana.

La collaboration avec Thierry Bédard se poursuit. Le metteur en scène a lu *Za*, roman écrit par Raharimanana après l'arrestation, la torture et la détention de son père en 2002. « Il m'a dit qu'il voulait jouer le texte toute une nuit, avec un orchestre malgache au grand complet. C'est le genre de délire qui me plaît », sourit l'écrivain. Faute de moyens pour une telle production, Thierry Bédard se reporte sur le début du livre, créant *Excuses et dire liminaires de Za*, en décembre 2008.

Za est une œuvre où le foisonnement créatif de Raharimanana s'épanouit pleinement. *Za* est le zozotement d'un homme autrefois professeur respecté, qui vient tout juste de sortir de prison où il a perdu ses dents sous la torture. C'est une écriture vagabonde, luxuriante, tissée de mille mots inventés, ou reconstruits à partir du malgache ou de l'ancien français, percutants, à la hauteur du rire et de la folie du personnage. « Il me fallait un personnage n'ayant plus rien à imposer, conscient de l'inanité de ses paroles, lui, l'individu sans importance dans la longue histoire des langues », commente l'auteur.

La langue réinventée. C'est, à nouveau, à partir de son  le qu'il pense la question de la langue, comme si, à cette  le située à la périphérie du monde correspondait une périphérie du langage. « La question de la forme devient vitale pour nous [les écrivains africains et caribéens, Ndlr.] qui avons connu les siècles d'oppression. La forme pour contourner la surdité occidentale et les préjugés sur soi. La forme afin de coller au plus près du sens et dire à notre manière le récit de nos vies, écrit-il dans la revue *Frictions* (né 13). Une forme d'urgence qui pousse à écrire pour replonger l'homme noir au cœur du monde, pas cet homme en marge du progrès, en marge de la planète, au-delà des tropiques, au sud, dans un hémisphère de sida et de g benne, non, cet homme comme un autre, qui se relève, vivant, debout, toujours, un je doué de voix et de corps, toujours. »

Dans *Za*, le rire advient. Celui du narrateur, spoli  de tout, sauf des ressources inépuisables des mots et de l'éclat ; celui de l'auteur, qui interpelle le lecteur et joue avec

l'ordre conventionnel des chapitres. Le chapitre I bis, intitulé « Tambours, trombones, les fun raillles du vent et le retournement des morts », se situe à l'issue du chapitre XVII et d'un premier épilogue, à l'instar des jeux d'expérimentation du poète américain William Carlos Williams dans *Le Printemps et le reste* (Editions Unes).

Scansions, répétitions, impact sonore des mots évoquent aussi l'univers du conte, très présent dans l'œuvre de Raharimanana. Avec plusieurs artistes malgaches, il a crée la compagnie Siska Dio (www.siska-dio.com) qui monte des spectacles pour enfants à partir de contes issus du fond traditionnel de l' le. L'ancien petit voleur de livres aime s'adresser au jeune public. Il anime des ateliers d'écriture pour les élèves du primaire : « Les petits comprennent tout de suite le procédé poétique. » Avec une autre association qu'il a fondée, le Z bu francophone, il s'est associé à des linguistes pour établir un *Dictionnaire des enfants malgaches*, destiné aux élèves de l' le.

Le retour à l'enfance et à l'origine amorce un nouveau cycle créatif chez Raharimanana. Il travaille à présent sur l'histoire familiale, avec une biographie couvrant trois générations. Il s'appuie entre autres sur les enregistrements vidéo qu'il a réalisés en 2007 auprès de sa famille maternelle : « Ma mère est l'héritière de toute une histoire autour de la parole. L'un de ses a euls était un maître de la parole, avec un rôle sacré. J'ai enregistré des conteurs de son clan, lors de cérémonies qui se déroulent devant les tombeaux. »

Il a aussi recueilli les mots de son père. Depuis l'incendie de sa bibliothèque, celui-ci rachète peu à peu les livres qu'il possédait. Exactement les mêmes, observe Raharimanana, de préférence d'occasion, dans les mêmes  ditions. Pour en retrouver l'odeur. Pour oublier le feu et les cendres.

Catherine B darida

> **LES CAUDEMARS DU GECKO**, DE RAHARIMANANA, MIS EN SCÈNE PAR THIERRY BÉDARD, EST PRÉSENTÉ EN AVANT-PREMIÈRE LE 2 JUILLET   BONLIEU, SCÈNE NATIONALE D'ANNECY, PUIS DU 20 AU 25 JUILLET AU FESTIVAL D'AVIGNON, GYMNASSE AUBANEL.

> **EXPOSITION** DE PHOTOGRAPHIES DE PIERROT MEN, TEXTES DE RAHARIMANANA, DU 7 AU 29 JUILLET   AVIGNON, CHAPELLE DU MIRACLE.

> **47**, DE RAHARIMANANA, MIS EN SCÈNE PAR THIERRY BÉDARD, SERA REPRIS EN MARS 2010 AU THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPPE DE SAINT-DENIS.

sur www.mouvement-net

  partir du 10 juillet : « La francophonie dans la violence des mondes », transcription de la table ronde animée par Bruno Tackels dans le cadre des Francophonies en Limousin en septembre 2008, à laquelle participait notamment Jean-Luc Raharimanana.

« Les Cauchemars du gecko », requiem pour une Afrique enfermée dans sa destinée tragique

Portée par une rage légitime, la pièce de Jean-Luc Raharimanana souffre d'un texte inégal

Théâtre

Avignon

Envoyée spéciale

Le gecko est, paraît-il, un animal qui ne dort jamais. Ou s'il dort, c'est la paupière ouverte. Attention, le gros lézard vous regarde, semblent dire l'auteur malgache Jean-Luc Raharimanana et le metteur en scène Thierry Bédard dans la nouvelle création qu'ils présentent à Avignon, *Les Cauchemars du gecko*.

Ces mauvais rêves ne sont pas seulement ceux d'une île, Madagascar, mais ceux de tout un continent, l'Afrique, tel que l'a laissé l'enchaînement tragique de l'esclavage, de la colonisation, de la décolonisation et de la mondialisation. Pas d'intrigue, pas de personnages ici, mais une série de fragments portés par la voix des (bons) comédiens, installés devant un grand panneau composé de sacs en plastique de couleurs vives, et accompagnés par le beau travail aux guitares de Rija Randrianivosoa.

L'écriture rythmée, heurtée, proche du rap, de Raharimanana est nourrie par une rage légitime. Nous revient d'ailleurs cette



Les mauvais rêves d'une île, Madagascar. PALAZON CDDs ENGUERAND

conversation glanée au vol dans un café parisien, il y a quelques jours : le chef d'une petite entreprise française implantée à Madagascar travaille au corps un de ses jeunes cadres pour le convaincre de prendre la tête du bureau malgache. Celui-ci résiste. Le patron lui sort un argument choc : « *Et puis, tu verras, là-bas, les femmes sont bien plus belles et bien moins emmerdantes qu'ici.* »

Que le néocolonialisme soit encore une réalité, doublée par cel-

le de la mondialisation, ne transforme pas pour autant le constat en spectacle de théâtre. D'abord parce que le texte, très inégal, poétique par éclats mais troué de faiblesses et de facilités, se dilue à trop vouloir embrasser tous les maux de l'Afrique. Défilent, en une longue litanie, tous les dictateurs africains, d'Idi Amin Dada à Laurent-Désiré Kabila en passant par Omar Bongo, mais aussi George Bush et le 11 septembre 2001, l'ayatollah Khomeini et le mollah

Omar, ou encore le génocide rwandais – un des moments les plus poignants du spectacle.

Sur un terrain assez proche l'auteur et metteur en scène congolais Dieudonné Niangouna a offert au début du Festival, avec *Les Inepties volantes*, un spectacle beaucoup plus fort, à l'écriture parfaitement tenue, en se concentrant sur l'incandescence d'une expérience vécue – celle de sa propre survie dans les guerres civiles congolaises de la fin des années 1990.

Ces Cauchemars du gecko, eux dans leur noirceur sans rémission se transforment vite en requiem pour une Afrique décidément toujours enfermée, même par bon sentiment, dans sa destinée tragique. Raharimanana et Bédard restent prisonniers d'une logique de la dénonciation qui, au théâtre n'est malheureusement jamais très utile. ■

F. D.

Les Cauchemars du gecko, de Jean-Luc Raharimanana. Mise en scène : Thierry Bédard. Gymnase Aubanel, Festival d'Avignon. A 18 heures, les 24 et 25 juillet. De 13 € à 27 €. Durée : 1 h 45. Tournée en France de décembre 2009 à avril 2010.



TROIS QUESTIONS À...

Thierry Bedard

Artiste associé à Bonlieu

« Une invitation à penser le monde ensemble »

En avant-première au Festival d'Avignon, Thierry Bedard invite les Annéciens à découvrir "Les Cauchemars du Gecko", sa nouvelle pièce créée en collaboration avec l'écrivain malgache Raharimanana. L'histoire de Gecko, petit lézard au cri entêtant...

■ **Votre pièce parle du continent noir ravagé par la misère et du regard que l'Occident porte sur lui. Quelles réactions attendez-vous du public ?**

« Savoir s'il va être définitivement terrifié par nos cauchemars ou si certains vont le faire rire. On voit rarement une bande d'acteurs africains sur le plateau. L'un d'eux est un humoriste, écouté par 26 millions d'Africains sur RFI. Tous sont des figures. Ils fonctionnent sur un autre mode de partage, singulier et très musical. »

■ **Que se passe-t-il sur scène ?**

« Nous sommes au Kenya, le jour des élections présidentielles. Sept électeurs noirs passent. Le rythme est effréné, les propos sont hallucinants. Cela ressemble parfois à un concert de rock ou à un rap à décoiffer la tête. En guise de décor, un immense planisphère qui devient un mur noir et des sacs plastiques. »

■ **Vu d'Afrique, à quoi ressemble notre monde riche bien en crise ?**

« On voit son arrogance et une vision insupportable, celle qui place les pauvres au plus bas de l'échelle de l'humanité comme s'ils n'étaient pas capables de penser le monde. La pièce propose une confrontation entre Afrique et Occident, les yeux dans les yeux. Pas de provocation mais une invitation à penser le monde ensemble. »

Propos recueillis
par Carine BEL

POUR EN SAVOIR PLUS

Représentations gratuites des Cauchemars du Gecko,
Demain et vendredi à 20 h 30, à Bonlieu.
Infos au 04 50 33 44

Madagascar et Congo, voix de l'Afrique oubliée

LE MONDE | 07.07.09 | 10h58 • Mis à jour le 07.07.09 | 18h59

D'un bout à l'autre de l'Afrique, même combat pour donner voix à une histoire occultée. Le jeune auteur et metteur en scène congolais Dieudonné Niangouna présente à Avignon, au Cloître des Célestins, *Les Inepties volantes*. Pour la première fois, il évoque dans ce nouveau texte, qu'il incarnera lui-même, la guerre civile qui a ravagé le Congo-Brazzaville à la fin des années 1990, et à laquelle il a survécu par miracle ou plutôt par une force de survie exceptionnelle, liée à la nécessité vitale d'écrire, chaque jour, ce qui advenait.

Pas question pour autant, quinze ans après les événements, d'adopter une forme narrative ou documentaire classique. Comme le dit Dieudonné Niangouna dans son texte même : *"Je me saigne à vouloir reconstituer la scène, mais impossible, suis trop adepte de la fiction pour que le documentaire s'imprègne vigoureusement dans ma mémoire."* Sorte de fleuve puissant, charriant les cadavres comme le grand fleuve Congo qui sépare Brazzaville de Kinshasa, *Les Inepties* ne "racontent" pas ce qui s'est passé. Dieudonné Niangouna, par son écriture imagée et rythmée, souhaite restituer *"le souffle de la tragédie"*, et le faire ressentir aux spectateurs.

L'auteur Jean-Luc Raharimanana, lui, vit en France, mais vient de Madagascar. Il a présenté il y a quelques mois 47, pièce sur la répression sanglante, par l'armée française, de l'insurrection malgache de 1947. Il arrive lui aussi à Avignon avec un nouveau texte, *Les Cauchemars du gecko*, mis en scène par Thierry Bédard au Gymnase Aubanel. Les "cauchemars" de cet étrange animal, le gecko, sorte de lézard qui traverse l'imaginaire de la Grande Ile, sont aussi ceux de notre monde mondialisé, vu depuis l'un de ses pays les plus pauvres.

Là encore, l'auteur ne pouvait pas s'inscrire dans un récit traditionnel. Sa langue poétique, fragmentaire, se place sous l'égide du grand écrivain congolais Sony Labou Tansi : *"Faire et défaire la chair/Dans la morsure du langage/Qu'on ne parle plus qu'avec/Des mots cassés - Et cassés à quel point !"*

"Je viens d'un espace qui a beaucoup à dire, observe Jean-Luc Raharimanana. Dans ma langue, je mêle des éléments très divers, en écho au désordre du monde actuel. Si je mettais ces éléments dans une narration classique, ce serait terriblement démonstratif. Et je ne pourrais pas travailler la langue de la même manière, alors même que dans notre monde, c'est justement la langue qui est devenue le nouveau lieu du combat : les mots - celui de libéralisme, par exemple - ont perdu leur sens étymologique pour en acquérir un nouveau, totalement idéologique."

Jean-Luc Raharimanana travaille en poète. Mais récite, comme Dieudonné Niangouna, l'idée d'écrire un français décalqué de sa langue d'origine : *"Je donne des fragments d'un autre monde, qui vit quelque part, et qui n'a pas souvent la possibilité de se faire entendre."*

Les Inepties volantes, Cloître des Célestins, du 10 au 17 juillet à 22 heures.

Les Cauchemars du gecko, gymnase Aubanel, du 20 au 25 juillet à 18 heures.

Fabienne Darge

Article paru dans l'édition du 08.07.09

Regards sur le monde

Nous y voilà donc. Ceux qui suivent la programmation du Festival d'Avignon depuis des années n'ont pas manqué de remarquer que ses responsables (et pas seulement les deux derniers, Hortense Archambault et Vincent Baudriller) prenaient bien soin de choisir, à chaque édition, des spectacles qui tournaient autour de la question de savoir comment parler du monde d'aujourd'hui, sous quelque forme que ce soit, avec plus ou moins de distance, plus ou moins d'écart avec la stricte réalité ou le réel, comme on dit. Avec l'édition de cette année, nous sommes au cœur de cette problématique. Moins de faux-semblants, mais une prise directe sur ce questionnement. La « faute », si on ose dire, à l'artiste associé de cette 63^e édition : Wajdi Mouawad, libanais émigré au Québec via la France, auteur, metteur en scène, acteur, directeur de théâtre... bref toute la palette de l'activité théâtrale, qui, d'œuvre en œuvre, dans la reconstitution de son roman familial, expression qu'il convient ici de prendre dans son sens littéral, ne peut, bien sûr, faire l'économie d'évoquer, d'interroger, d'interpeller le monde et son fracas guerrier. Pour ceux qui ne les auraient pas encore vécus, Wajdi Mouawad reprend, dans la Cour d'honneur du palais des Papes, les trois premiers volets d'une tétralogie composée de *Littoral* que Bernard Faivre d'Arcier, alors à la direction du Festival, avait déjà proposés, sous le regard plutôt narquois de quelques programmeurs, *Incendies* et *Forêts*. Une nuit entière (onze heures !), comme les aiment les festivaliers nostalgiques des « héroïques » nuits du *Soulier de satin* par

Antoine Vitez ou du *Mahabharata* par Peter Brook à la Carrière de Boulbon. J'ai déjà dit ici le bien que je pensais des spectacles de Wajdi Mouawad tout en m'interrogeant sur la manière très personnelle qu'il avait de nous les offrir, c'est-à-dire d'une manière à certains égards traditionnelle, une tradition certes renouvelée, mais tradition tout de même, m'interrogeant sur le mouvement de ferveur rarement vue ces derniers temps qu'il provoque notamment auprès des jeunes générations. Mouawad n'hésite pas à revenir à un théâtre d'émotion pure (les techniques pour y parvenir demeurent les mêmes depuis la nuit des temps), à un théâtre dramatique articulé autour d'une fable que d'aucuns, post-modernité oblige, se sont acharnés ces derniers temps à faire voler en éclats. Une fable que Wajdi Mouawad entremêle avec habileté (cela semble aller de soi) aux mythes fondateurs de notre civilisation. On ne sera guère étonné d'apprendre qu'il envisage ainsi de monter les tragiques grecs, Eschyle et Sophocle...

Le quatrième volet de la tétralogie, lui, est une création : *Ciel* se donnera hors Cour d'honneur. Ailleurs, hors remparts, hors ville même, au parc des expositions de Châteaublanc. Il y sera, plus que jamais, question du monde, du regard que Wajdi Mouawad porte sur lui...

Voilà pour les spectacles de l'artiste associé qui sera également présent avec des lectures dont le contenu est pour le moins parlant, et dit bien la volonté d'emprise de l'intéressé sur les affaires du monde : la première s'intitule *Silence d'usines : paroles d'ouvriers* et a été montée à partir d'entretiens d'anciens ouvriers de l'usine Philips à Aubusson, tous licenciés en 1987 à la suite de la fermeture de l'entreprise, la deuxième reprend des entretiens de militants communistes que Wajdi Mouawad effectua à Malakoff (le Théâtre 71 de Malakoff que dirige Pierre Ascaride a toujours accompagné Wajdi Mouawad) entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2007. Le titre ? *Communistes et compagnons de route malakoffiens*. On ne saurait être plus clair dans la démarche...

Autour de cet axe majeur, Hortense Archambault et Vincent Baudriller ont tissé une programmation cohérente et, sur le papier, plutôt alléchante, qui joue habilement des différents registres évoqués, navigue d'une thématique à l'autre pour en revenir à l'essentiel, passe du proche au lointain, travaille sur les notions d'écart et de différence. Nous voyagerons donc dans l'espace et le temps à la fois. Du Liban où est né Wajdi Mouawad, avec Linah Sané et Rabih Mroué, qui deviennent désormais incontournables, au

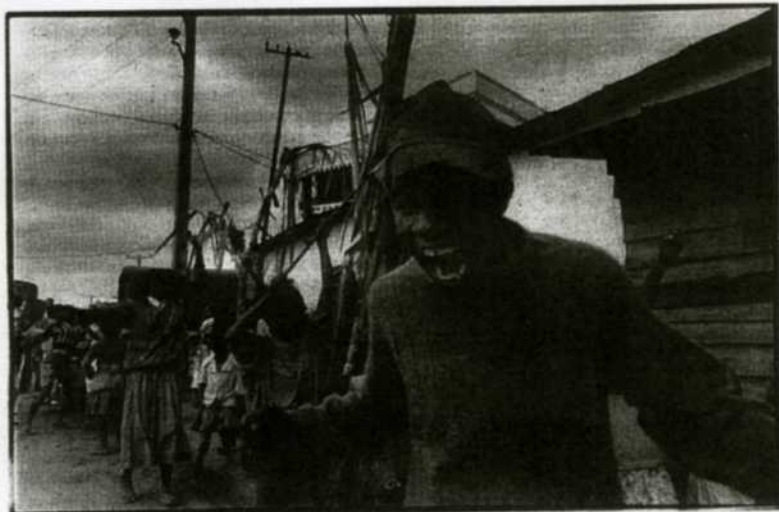
Québec avec Denis Marleau, Christian Lapointe ou le chorégraphe Dave St-Pierre. De Haïfa (Amos Gitai) à Alger (Nacera Belaza). De Varsovie (Krzysztof Warlikowski) au Caire (Rimini Protokoll) en passant par Séville (Israel Galvan) ou Brazzaville (Dieudonné Niangouna). Des tragiques grecs, Eschyle, Sophocle relus et corrigés par Joël Jouanneau, Euripide, Flavius Josèphe dont Amos Gitai reprend *la Guerre des juifs* à aujourd'hui avec Jonathan Littell ou J. M. Coetzee avec détour par Victor Hugo, Pessoa ou Thomas Bernhard... tous unis pour parler d'une seule et même chose : notre rapport au monde et à ses dérives.

De cette multitude de regards jetés sur notre monde occidental, on retiendra tout particulièrement, pour ne prendre qu'un exemple, celui du Malgache Jean-Luc Raharimanana. D'abord parce que l'on connaît ce jeune auteur à l'écriture d'une haute teneur poétique qui ne cesse de fouailler avec une lucide intensité la mémoire de son pays natal, ensuite parce que sa parole est, une fois de plus, portée par Thierry Bedard dont la capacité à découvrir et à accompagner des écrivains de la carrure de Reza Baraheni (qu'il a déjà présenté au Festival d'Avignon), d'Alain-Kamal Martial ou de Hoda Barakat n'est plus à démontrer. Thierry Bedard et Jean-Luc Raharimanana avaient travaillé ensemble la saison dernière : cela avait donné *47*, un spectacle qui rappelait le plus grand massacre colonial de la France (entre 80 000 et 100 000 morts) à Madagascar en 1947. Une représentation de *47* est prévue dans le cadre du festival Contre-Courant organisé par

la CCAS à l'île de la Barthelasse (1). On ne saurait trop recommander ce spectacle qui avait provoqué quelques remous (avec censure déguisée) auprès des autorités françaises qui n'apprécient guère que l'on aille fouiller dans sa peu reluisante histoire coloniale. Dans le même temps, le conseil régional d'Île-de-France présentera une exposition sur le sujet signée Raharimanana et Pierrot Men, un des grands photographes malgaches, qui a pu retrouver des survivants du massacre. De son côté, le chorégraphe Rachid Ouramdane présentera dans le même lieu (2) des *Portraits vidéo* de ceux qu'il appelle des *Témoins ordinaires*, tous confrontés un jour ou l'autre à la violence dans leurs pays respectifs et qui ont dû trouver refuge ailleurs...

Le spectacle de Raharimanana et de Thierry Bedard programmé au Festival s'intitule *les Cauchemars du gecko* et pose d'entrée de jeu la question suivante : « Comment voit-on le monde lorsqu'on habite dans un pays pauvre... ? » Réponse radicale assurée.

Jean-Pierre Han



Dans le quartier des 67 hectares à Tananarive.

Les Cauchemars du gecko

quelques extraits (quelques strates) du texte de Jean-Luc Raharimanana.

KRATOS

De ma face boursoufflée des enflures des siècles mon rire enfiévré, je vous contemple de mon fumier où la mort nègre se déroule en masse. (...)

Sur mon tas,
Que soit maintenant la modernité,
Que soit maintenant la prospérité,
Que soit maintenant la liberté, je crève humus par ma chair
Vous pouvez maintenant vous développer, émerger,
pousser, grandir, consommer,

Voyez, vous progressez, prospérez, resplendissez, démocratie, terre des dieux humains

Scandez maintenant.
Démos
Kratos
Démos
Kratos
Démos
Kratos
Puissance du peuple sur la mort nègre

Du fond de la cale, démos
Du fond de la plantation, démos,
Du fond de la colonie, démos,
Du fond de l'indépendance, à racler dans les bas-fonds des républiques, républiques des nègres, indépendance mon cher, démos,

Et raclé la puissance
Et raclé l'abondance.
Le chanvre de la modernité
Le luxe et la profusion pour ressources des nations
On m'a tout donné, l'abolition et l'indépendance,
On m'a tout donné, aides, faveurs, assistance et dons humanitaires,

Je coopère
Je collabore
Je me bilatérale
Je me forme, je m'informe, je m'instruis, je rattrape mon retard, je me civilise

Je m'infrastructure moderne, up to date
(...)
Je me libéralise
Je me lutte corruption
Je me lutte ethnique
Je ...
(...)
On m'a tout donné, je ne prends pas, non, ça ne me prend pas...

MOTS FAITS NÉANT

Savoir précisément que hors du verbe n'est que chaos, massacre et perdition. C'est cela la différence. Ici, en Occident, la mort du verbe est occultée par les slogans, les publicités et toutes ces belles choses de la vie quotidienne. On peut vivre hors du verbe en avalant tous ces programmes stupides de la télé, on peut vivre hors du verbe dans le virtuel des jeux, des forums de discussions où l'on se pavane, orgueilleux de son intelligence, de sa pertinence et impertinence, dans la vanité du travail et de la réussite, dans l'or, dans l'apparat, prendre rêve et personnalité parmi les stars, ou hommes ou femmes médiatiques, autres intellectuels habiles au discours. On ne nomme plus, on se fond dans une langue déjà faite, qui rassure, qui flatte, fait passer le temps ...

... fait oublier la mort, masque la déchéance.
Exactement ce qu'il faut à beaucoup d'entre nous les damnés, vivre dans l'insouciance, la mort de la pensée et des interrogations perpétuelles. Car c'est le propre de la misère, cette confrontation perpétuelle avec la mort, la pensée qui cavale, l'enfer du délire, l'interrogation sur la destinée humaine, la petitesse et l'insignifiance de cette vie, ce ressenti dans la chair, la peur du dernier souffle. En attendant l'insouciance, tenez la désespérance... Au rien ne vaut que la panique et la froide lucidité de pouvoir désespérer ! D'être de ce monde.

D'hériter de la connerie des siècles. De se bâfrer de mots et d'en rire à en mourir.

TU VIS OU TU MEURS

La boue. Le sang. Propre, cette fois. Chirurgical. En direct. Je t'aurai. Toi qui n'as jamais su ce que c'est que dieu, humanité et progrès.

Je te regarde sur CNN et je te vomis. Je te regarde sur BBC et je te chie. Je t'alignerai sur mon Axe du Mal.

La boue. Le sang, il n'y en aura pas. Je te le promets. J'efface les images et je gomme ta réalité. Je gomme ce qui reste de ton humanité et je masque ma fureur. Car je suis l'Axe du Bien.

Quand je t'aurai bien massacré, toi et ton peuple, je te déverserai des tonnes et des tonnes de nourriture que tu ne pourras pas refuser car assoiffé, tu baves ; car affamé, tu crèves. Je n'attendrai pas que tu tendes la main, que tu mendies ou que tu supplies. Je ne te donnerai même pas ce choix. Ta vie m'appartient. Sous les bombes ou contre mes nourritures. Je reconstruirai ta terre millénaire à ma manière. Tu chanteras démocratie. Tu scanderas démocratie. Tu réciteras démocratie. Et le monde s'alignera sur ma volonté, car je porte en ma bouche les mots que ses enfants ont ressassés dans leurs cœurs depuis des désirs et des désirs.

Tu n'auras pas le choix. Je décide. Tu vis ou tu meurs...

LA MENACE

Je suis la menace
Non, je ne viens pas avec les armes, on me les vend
Et vous exultez de l'équilibre de vos balances commerciales, rafales en hausse et mines antipersonnel, la mort que je répands dans le ventre des mes frères.

Que je reste là à labourer les entrailles de ma mère-terre, à coup de bombes et de mines.

Que je reste là à me labourer ma merde
Et la tombe que je m'ouvre dans la gueule de vos made in Toulouse de canons et de mortiers écrabouilleurs, mon rite désengorgé sur les chars et pick-up égorgés.

Non, je ne viens pas avec les armes, on me les vend
Succès commercial
Contrat juteux

Emplois préservés, chômage en baisse ma belle, bonne exportation, la Bourse en hausse
Contrat juteux, juteux contrat

Jus de sang bonne gouvernance, aimez-moi qui massacre mes frères, cadence d'usine, vous produisez, je tue
aimez-moi qui crée vos emplois, je réduis vos déficits budgétaires et les têtes de mes uns et de mes autres
Non, je ne viens pas avec les armes, on me les vend

Merci à l'Occident qui ruse avec ses principes
Merci à l'Occident qui a inventé les droits de l'homme et me surarme

- il me nomme déjà barbare l'Occident, le pendant nécessaire pour glorifier son ombre

je suis le bas-fond de la honte occidentale
le point le plus bas où le soleil se couche - Occident, du latin *occidere*, tomber

la communauté est internationale, les nations sont unies et nègre toujours sera nègre,

corps noirs des siècles noirs des soleils noirs, l'infâme est mon affaire, le viol mon vol mon envol, havres sont mes cadavres

on peut crever en masse, je me porterais toujours mieux dans l'ordre de ce qui doit être et qui est

Ainsi soit-il et que la fête continue

Festival d'Avignon du 7 au 29 juillet.

Tél. : 04 90 14 14 60

Les Cauchemars du gecko du 20 au 25 juillet à 18 heures
au gymnase Aubanel